

Note sur Leo Ferrero et l'Amérique

Gilbert Bosetti



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/italies/2027>

DOI : 10.4000/italies.2027

ISBN : 978-2-8218-0176-9

ISSN : 2108-6540

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 57-66

ISSN : 1275-7519

Référence électronique

Gilbert Bosetti, « Note sur Leo Ferrero et l'Amérique », *Italies* [En ligne], 5 | 2001, mis en ligne le 09 octobre 2009, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/italies/2027> ; DOI : 10.4000/italies.2027

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.



Italies - Littérature Civilisation Société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Note sur Leo Ferrero et l'Amérique

Gilbert Bosetti

- 1 Le 26 août 1933, un accident de la route aux États-Unis enlevait Leo Ferrero à l'affection des siens à l'âge de trente ans, quelques mois après l'incendie du Reichstag¹. Ami de Nello Rosselli dont il fréquentait le salon à Florence et hostile dès l'origine, comme son père Guglielmo, au régime fasciste², c'est en janvier 1928 que ce collaborateur de la revue florentine « *Solaria* » décida de ne plus revenir en Italie dont il était « déjà virtuellement banni »³. Il choisit Paris qui était depuis une décennie sa ville d'adoption et de formation. Ami d'adolescence de deux futurs italianistes, Jean Luchaire (les deux lycéens étaient membres d'un "debating club" à Florence où des dames anglophiles leur apprenaient à débattre de sujets variés en soutenant des positions différentes, bel exercice pour développer l'esprit critique) et Samy Lattès, connu à l'âge de seize ans à Courmayeur et qui invita aussitôt son compagnon d'alpinisme à séjourner à Paris, Leo Ferrero était destiné à devenir un passeur francophile. Dans la capitale, toujours lié aux Lattès, ce jeune dramaturge fréquenta surtout les milieux du théâtre avec son ami Claude Dauphin (Jean-Jacques Bernard, les Pitoëff, Baty, Dullin, Jouvet) et perfectionna son français au point de devenir bilingue.
- 2 Ainsi que l'attestent ses ouvrages parus de son vivant (*Paris dernier modèle de l'Occident*, 1932) ou posthumes (*Meditazioni sull'Italia*, 1939 ; *Le Secret de l'Angleterre*, 1941), ce passeur de frontières excellait dans l'étude comparée des mentalités des différentes nations européennes (son père, historien célèbre, l'avait emmené à l'occasion de ses conférences dans les différents pays d'Europe) et s'interrogeait sur l'attitude des intellectuels face à la crise politique et morale de l'Europe de l'entre-deux guerres⁴. Il se rendit pour finir aux États-Unis qu'il considérait à l'instar de Paul Valéry comme un prolongement de la vieille Europe. D'outre Atlantique, il adressa à des périodiques français et en langue française plusieurs chroniques qui furent réunies après sa mort dans l'ouvrage *Amérique, miroir grossissant de l'Europe* (Paris, Rieder, 1939)⁵.
- 3 Dans *Les intellectuels en Amérique*, Leo Ferrero démythifie l'apparente autosatisfaction des intellectuels étatsuniens⁶ qui se disent volontiers fiers de leur pays, de leur État, de leurs institutions et en somme seraient satisfaits de leur civilisation (« si l'on excepte des

hommes comme Mark Twain, Henry Adams, et, après la guerre, les communistes et les écrivains de gauche ». Il s'appuie sur trois exemples d'époques différentes. Franklin aurait offert à ses compatriotes de la toute nouvelle nation un miroir complaisant. Emerson qui, si je ne m'abuse, avait exhorté les étudiants de Harvard, son université de formation, pour que "l'Amérique" (comprendre "les USA") conquière enfin son indépendance intellectuelle (en 1837), est épinglé pour avoir prôné « la théorie virile de la self-reliance », une confiance en soi, ajouterais-je, qui peut pousser un peuple à être trop « sûr de lui et dominateur ». Formule employée par De Gaulle à l'égard d'un Israël conquérant dans un tout autre contexte, mais que j'emploie de manière provocatrice car on ne peut apprécier les jugements de Leo Ferrero que si l'on ethnicise et historicise son état d'esprit.

- 4 Leo Ferrero est d'ascendance juive. Il a choisi l'exil par antifascisme à une époque où ses coreligionnaires ne sont pas (encore) menacés en Italie, mais il écrit en 1933, l'année de conquête du pouvoir par Hitler, et il alerte ses amis américains sur les dangers du nazisme. C'est peu de dire que ce persécuté du Duce qui voit grandir l'ombre épouvantable du Führer, n'apprécie guère le culte de la virilité, de l'autoritarisme et même de l'autosatisfaction dans ce contexte de montée en puissance des dictatures. On comprend cela aisément.
- 5 J'ai également parlé d'ethnicisation et, dans ce domaine plus subtil, il convient d'éviter les malentendus, même si dans ses ouvrages, Leo Ferrero, selon une tradition alors vivace, prête volontiers à chaque peuple des caractères propres (son grand-père maternel n'était autre que l'anthropologue Cesare Lombroso). Sans lui plaquer les traits psychologiques que Weininger, Juif antisémite converti au protestantisme, attribuait aux Juifs (la passivité contemplative, l'introversión, la propension à l'autoanalyse, la féminité...), on admettra que ce beau garçon raffiné n'était pas du genre cow-boy machiste parti à la conquête de l'Ouest en exterminant les Indiens tel qu'on en voyait dans les bandes dessinées et les westerns. Et que son tempérament réfléchi d'observateur rationnel n'est pas pour rien dans ses choix politiques libéraux. En tout cas, avec le contexte historique, son ascendance juive permet de mieux comprendre pourquoi il entend démasquer la fausse assurance des intellectuels américains et en particulier de William James.
- 6 On sait qu'à la fin des années vingt, le fascisme considérait encore avec une certaine bienveillance la culture américaine parce qu'elle représentait une éducation plus naturelle, plus virile, parce qu'elle produisait des hommes d'action, des *self made men* intrépides, conquérants, et représentait un antidote à la décadence efféminée de la vieille Europe, comme l'ont montré les travaux de Michel Beynet. Or Ferrero reproche au « tendre » William James de jouer au dur en vantant la civilisation de ces rudes constructeurs d'un monde nouveau. « Ce neurasthénique délicat, malade d'introspection [...] se contraint à concevoir et à bâtir une sorte de philosophie de pionniers, le pragmatisme, que tout Américain peut adopter sans hésitation, et où les instincts pratiques de l'homme d'affaires reçoivent le chrisme des sages ». Ferrero pense que James a sacrifié sa « sincérité » et je crois qu'il faut l'entendre au sens gidien :

il inventa un système philosophique pour prouver qu'il était un véritable Américain. Il partagea, on le sait, les hommes en deux types : les tender-minded et les tough-minded, les tendres et les forts. Les premiers seraient rationalistes, intellectualistes, optimistes, religieux, dogmatiques etc. Les derniers seraient empiriques, sensationnistes, matérialistes, irréguliers, fatalistes, etc. Cette division est si évidemment arbitraire et dépourvue de consistance psychologique qu'il faut

l'accepter comme une confession, les tender-minded représentant grosso modo ce que William James était et les tough-minded ce qu'il voulait être.⁷

- 7 L'insincérité envers soi-même de ce philosophe tient au fait de ne pas s'accepter tel que l'on est (« il faut suivre sa pente pourvu que ce soit en montant », disait alors Gide). Or selon Bergson, « la liberté consiste à être entièrement soi-même ». Je me permets de citer précisément les deux maîtres à penser du Paris où le jeune Ferrero s'est formé dans les années vingt. Il faudrait y ajouter Paul Valéry qui l'apprécia. Nourri de l'esprit critique de ces intellectuels parisiens, il n'apprécie guère le conformisme national des États-Uniens, tout en comptant sur ce pays pour s'opposer à l'expansion du nazisme. Dans « ce flot de consentements », il cherche en vain « la sainte colère des prophètes bibliques contre le peuple élu ». Le cas de W. James qui se rendit compte un peu tard qu'il avait des affinités avec la vieille Europe parce qu'il était un tendre, lui parut symbolique d'une soumission des intellectuels à une idéologie d'entrepreneurs, de marchands et de conquérants.
- 8 Ce serait la faute de l'opinion publique américaine qui ne lésine pas son admiration à ce qu'on lui présente comme des chefs-d'œuvre, mais qui exige que dans leur vie les intellectuels se comportent « avec les goûts, les passions, les mœurs, les vertus, les limitations de l'homme moyen ». Ferrero donne en exemple cet excellent spécialiste de l'histoire de l'art qui, dans son livre, « se croit obligé de faire à chaque page profession de foi de bon Américain et de parfait démocrate ». Le même homme rappelle qu'il a été un *businessman* et s'excuse de s'intéresser à l'art grec archaïque tout en s'admirant naïvement pour cette inclination peu courante. Ferrero aimerait plus d'indépendance d'esprit, ce dont il a fait preuve dans son fameux article de « Solaria » où il appelait l'Italie nationaliste à s'ouvrir à la culture européenne⁸. Lui qui pouvait se reconnaître comme un tender-minded, ne souffrait d'aucun complexe face aux tough-minded fascistes. Et s'il jugeait arbitraire cette dichotomie psychologique entre les faibles et les forts, c'est qu'il refusait la docilité et voulait que les agneaux résistent à la meute des loups noirs.
- 9 Selon lui, quoi qu'ils en disent, les intellectuels américains manquent d'esprit critique à l'égard de leur pays parce qu'ils sont mal dans leur peau. « L'enthousiasme des Américains, à mon avis, ne signifie point qu'ils se sont identifiés avec l'Amérique, mais qu'ils ont désiré le faire sans y parvenir ». Ils n'osent pas s'affirmer dans la fureur, ou choisir l'exil. Pour Ferrero, « en général, quand un homme aime son pays, il en est mécontent ». Cela vaut pour lui-même comme il s'en est expliqué par ailleurs à ceux qui lui reprochaient de dénigrer l'Italie fasciste. L'exemple qu'il donne dans cet article est celui de Dante qui s'en prenait à l'Italie, « bordel des provinces » et « auberge de douleur », parce qu'il souffrait de la voir asservie. L'allusion à Mussolini et à son régime est claire. Ce discours sur l'Amérique est en filigrane un discours contre les totalitarismes et un appel à la lutte antifasciste ; évidemment à mots couverts puisque ces écrits sont destinés à une France menacée par les Ligues et qui en février 1934 va risquer de ne plus être républicaine. Dans un article posthume⁹, il rappelait que les jugements des citoyens en leur âme et conscience ne deviennent effectifs et constructifs que s'ils sont exprimés par les mots (en l'absence de médias audiovisuels) et que le devoir des écrivains est d'exprimer cette conscience morale : « les dictateurs le savent bien qui commencent par éliminer de leur pays respectif les écrivains qui pourraient donner sur eux un jugement non passionnel ».
- 10 Cet appel à moins de conformisme et à plus d'esprit critique adressé à des intellectuels qui dans leur pays ne souffraient pas d'une dictature, était donc une invitation à donner l'exemple à ceux qui n'avaient le choix en Italie et en Allemagne qu'entre la soumission, la

compromission ou l'exil. Il ne doit néanmoins pas nous abuser : Leo Ferrero est plus un moraliste qu'un politique. D'une comparaison entre *the american way of life* fondée sur le travail et l'art de vivre des Indiens du Mexique¹⁰, il tire une leçon de sagesse pascalienne.

- 11 Dans son propos *Où est le bonheur ?*¹¹ (paru cinq jours avant sa mort !), on pourrait d'abord croire qu'il fait le procès « de la civilisation la plus industrielle de la terre ». Les pionniers durent travailler dur pour défricher le continent, d'où une glorification du travail qui se perpétue ; bien que les progrès techniques pussent soulager leur peine, les Américains consomment toute leur énergie dans le travail qui est pour eux comme une drogue :

quand ils débarquèrent sur le continent, ils durent renoncer à tout effort ou jeu intellectuel qui les détournât de l'action ; aujourd'hui, ayant radicalement oublié l'art de vivre en tête-à-tête avec eux-mêmes, ils sont forcés de recourir au travail comme les Européens recourent aux divertissements.

- 12 Le travail est donc une fuite et quand arrive l'heure de la retraite, l'homme qui ressent un vide énorme parce qu'il n'a jamais réfléchi au sens qu'il entendait donner à son existence, est torturé par un ennui pascalien. Certains intellectuels américains conscients de la folie de cette fuite en avant ont proposé d'échapper « à l'enfer de Détroit »¹² pour partager la vie des Indiens qui « restent près des sources », qui « travaillent le moins possible » et qui fabriquent eux-mêmes leurs outils et leurs vêtements. D'où un sens artistique séduisant. Ferrero ne s'arrête pas à cette impression première qui enchante le touriste américain. Il décèle dans les chants gutturaux des Indiens du Mexique de la fureur, de l'amertume et une douleur qu'il considère non comme historique mais comme métaphysique, celle que les Occidentaux essaient d'oublier dans le travail sans s'interroger sur la finalité de leur vie.

- 13 L'essayiste reproche aussi bien aux Américains qu'aux Européens du vingtième siècle de renoncer à « une vie réfléchie » au fallacieux bénéfice d'une « vie instinctive » individualiste à outrance, fondée sur l'amour de nous-mêmes : « c'est une civilisation où chacun fait ce qui bon lui semble. Les banquiers de la City ne sont pas plus altruistes que ceux de Wall Street ». En cela, les États-Unis ne sont que « le miroir grossissant de l'Europe ».

Nous naissons avec un instinctif amour de nous-mêmes qui devrait être la source principale de notre bonheur. Pourtant il n'en est rien. Et nous nous apercevons en vieillissant que cet amour ne saurait être assouvi et que, de désir en désir, de désillusion en désillusion, toujours projetés vers l'avenir ou traînant avec nous le poids du passé, nous brûlons les étapes de notre vie sans un moment de joie pure. La « vie instinctive », celle où l'homme s'abandonne à son amour de lui-même, celle où il se livre à son désir, ne nous offre pas le bonheur que nous en attendions à dix-huit ans. Elle a un goût de cendre.¹³

- 14 C'est un homme jeune qui cède à ce pessimisme existentiel. Ce discours sur la religion dont la fonction est « d'éviter le désenchantement », et sur la perte de la foi dans le monde occidental est adressé à une revue juive. Les horreurs de l'Histoire y restent en arrière-fond et même s'il peut paraître abusif de donner au « goût de cendre » une valeur prémonitoire, on nous accordera que la condition des Juifs en Europe centrale (certains émigraient déjà aux États-Unis) est présente à l'esprit de Ferrero et entre pour une bonne part dans cette grande désillusion.
- 15 Certaines de ces réflexions datent, par exemple l'espoir qu'il plaçait dans les communistes américains (sans en partager l'idéologie). Par contre, la dénonciation de l'individualisme forcené et de la fuite en avant dans le travail (pour les cadres) et dans les divertissements (musique, sports, spectacles), la mise en cause du conformisme baptisé aujourd'hui

politically correct, et qui oblige les écrivains et les hommes politiques à donner une image d'Américain moyen, tout cela reste d'actualité et se transmet largement à la vieille Europe. Il n'est pas inintéressant de relire ces pages sur l'Amérique qui est plus que jamais le « miroir grossissant de l'Europe ».

NOTES

1. Les œuvres posthumes de Leo Ferrero sont difficiles d'accès. Tous les textes cités ici figurent dans l'anthologie *Il muro trasparente*, a cura di Manuela Scotti, Milano, Scheiwiller, 1984.
 2. Son père Guglielmo fut l'un des premiers signataires du manifeste de 1924 de « l'Unione nazionale delle forze liberali e democratiche » de Giovanni Amendola.
 3. Selon la formule de son père dans la préface du livre posthume de Leo *Le Secret de l'Angleterre*, Genève, Cahiers de présence, 1941.
 4. Je me permets de renvoyer à deux de mes études : *Leo Ferrero e il mito di Parigi*, in *Il mito di Parigi nella cultura italiana del Novecento*, Firenze, Festina Lente, 1996, pp. 73-81 ; *Leo Ferrero et 'Paris dernier modèle de l'Occident'*, « Cahiers du Ru », Institut valdôtain de la culture, n° 21, 1993, pp. 28-41.
 5. Leo Ferrero, *Amérique, miroir grossissant de l'Europe*, Paris, Rieder, 1939. Parmi ces chroniques, citons : *Pouvoirs et influences ou l'ère des élites américaines*, « Les Nouvelles littéraires », 8 avril 1933 ; *La Révolte de l'Amérique contre Hitler*, « La Dépêche de Toulouse », 23 mai 1933 ; *Les intellectuels en Amérique*, « Les Nouvelles littéraires », 27 mai 1933 ; *Le printemps à New York*, « Dépêche de Toulouse », 20 juin 1933 ; *Contemplation de New York*, « Nouvelles littéraires », 9 septembre 1933 (déjà posthume !). D'autres articles dans les mêmes périodiques concernent le Mexique.
 6. On me pardonnera le choix de ce mot peu employé pour désigner les citoyens d'un État qui, depuis Monroe, se font nommer par métonymie et sans vergogne "américains", concédant tout au plus qu'il existe aussi des "latino-américains"...
 7. *Les intellectuels en Amérique*, « Les Nouvelles littéraires », 27 mai 1933.
 8. *Perché l'Italia abbia una letteratura europea*, « Solaria », janvier 1928.
 9. *Il compito degli scrittori e il coraggio*, « Giustizia e libertà » du 14 janvier 1939.
 10. Il avait obtenu une bourse de la fondation Rockefeller (le consultant Luigi Einaudi l'avait choisi parmi d'autres candidats) pour étudier leurs mœurs.
 11. « La Dépêche de Toulouse », 21 août 1933.
 12. Le taylorisme bat son plein et Chaplin s'apprête à tourner *Les temps modernes*.
 13. *La religion dans les sociétés*, « Revue juive de Genève », février 1934.
-

RÉSUMÉS

Jeune intellectuel antifasciste exilé à Paris, Leo Ferrero aimait beaucoup comparer les mentalités des peuples voisins et leurs différences culturelles. Dans ses écrits sur l'Amérique « miroir

grossissant de l'Europe », il s'en prend à l'autosatisfaction des intellectuels étatsuniens et à leur complexe d'infériorité face à la culture marchande de pionniers conquérants. En vérité, c'est parce qu'il compte sur eux (comme, peu après lui, Malraux) pour s'opposer à la montée du fascisme et du nazisme que ce juif lucide les voit d'un mauvais œil vanter les mérites des *tough minded* (on dirait aujourd'hui des *winners*).

INDEX

Mots-clés : essai, Ferrero (Leo)

Index chronologique : XXe

Index géographique : Amérique

AUTEUR

GILBERT BOSETTI

Université Stendhal – Grenoble III